

# MON JOURNAL

RECUEIL MENSUEL  
POUR LES ENFANTS DE CINQ A DIX ANS

Un numéro le 15 de chaque mois : 15 centimes. — Douze numéros par an : France, 1 fr. 80; Étranger, 2 fr. 25



AUSSITOT, IL EST EMPOIGNÉ PAR LE BRAS ET CONDUIT DANS LE CABINET.

## LE BAROMÈTRE

Me voyant l'autre jour consulter mon baromètre, mon ami Louis me dit :

« Je ne puis regarder un baromètre, sans avoir présente à la mémoire une scène de mon enfance qu'il faut que je te raconte. Mon père possédait un de ces instruments auquel il tenait beaucoup, car c'était un souvenir de famille. Le cadre était une sorte d'objet d'art avec des dorures et des sculptures fort belles. Sur la muraille de la salle à manger, le baromètre figurait à la place d'honneur. Mon père le tapotait chaque matin et en réglait l'aiguille avant d'entrer dans son cabinet de travail qui s'ouvrait précisément sur la salle de nos repas.

« Or, un jour qu'Aimée, la gouvernante, mettait le couvert pour le déjeuner, Joseph, son fils, et moi, nous courions autour de la table, gambadant, nous poursuivant, comme deux enfants de dix et de douze ans que nous étions. Le diable me souffla dans la cervelle une idée saugrenue. On m'avait tant et si souvent défendu de toucher au baromètre que je le considérais comme une sorte de chose sacrée, et cependant, tout en galopant au ras de la muraille, je le saisis par le bas du cadre et je lui donnai une forte impulsion pour le balancer. Hélas ! non seulement il se balançait, mais il quitta son clou et tomba sur le parquet. Tout était brisé, et le verre, et les aiguilles, et les sculptures. Quant au mercure, il était répandu en gouttelettes qui semblaient courir les unes après les autres pour se rejoindre.

« Soudain, la porte de la salle à manger s'ouvrit, et mon père parut sur le seuil. Il pâlit en voyant le désastre, et d'un air courroucé il demanda :

« Qui a fait cela ? »

« Craignant d'être grondé, je baissai la tête sans répondre. Mais le doux, le timide Joseph, qui avait la bonté par excellence et l'instinct de dévouement, répondit simplement :

« C'est moi. »

« Aussitôt, il était empoigné par le bras et conduit dans le cabinet. La porte fut refermée et nous entendîmes des éclats de voix. Le pauvre Joseph recevait une correction destinée à lui enlever à tout jamais l'envie de toucher à un baromètre.

« Je me précipitai pour crier : « C'est moi ! c'est moi ! »

« Mais Aimée me devina. Elle me saisit à bras-le-corps, appuya ma tête contre sa poitrine et, tout bas, elle me dit à l'oreille :

« Taisez-vous, taisez-vous, mon petit maître; la peau de Joseph est plus dure que la vôtre. Ce ne sera rien; ne parlez pas. »

« Mon père rouvrit la porte et poussa vers nous Joseph très rouge, mais impassible et sans une larme aux yeux. Aimée m'avait lâché et s'était levée. Mon père lui dit :

« Vous êtes responsable des dégâts de votre garnement de fils. Je retiendrai sur vos gages le prix du baromètre. »

« Aimée répondit :

« Comme monsieur voudra. »

« Puis elle me prit entre ses bras, dégringola l'escalier et, toujours courant, m'emporta dans la cuisine.

« Joseph nous avait rejoints. Nous nous tenions embrassés tous les trois et nous pleurions.

« A travers mes sanglots, je demandai à Aimée :

« Est-ce qu'il te fera payer la machine que j'ai cassée ? »

« Elle eut un sourire sous ses larmes et me répondit :

« Ce n'est pas à craindre. »

« En effet, mon père s'en tint à la menace. Le baromètre fut raccommodé

le mieux possible et jamais plus mon père n'en reparla à Aimée.

« L'incident m'était cependant resté sur le cœur. Toute la journée j'avais été triste. Je comprenais bien que j'avais mal agi : j'aurais dû déclarer à mon père que le baromètre s'était brisé par ma faute. En laissant Joseph s'accuser à ma place et recevoir la correction que j'avais méritée, j'avais commis par crainte, c'est-à-dire par lâcheté, une vilaine action.

« Le soir, dans le petit salon où nous restions après le dîner, mon père,



PUIS ELLE ME PRIT DANS SES BRAS ET DÉGRINGOLA L'ESCALIER.

qui avait remarqué ma triste figure, m'interrogea sur la cause de mon attitude silencieuse. Je ne répondis pas tout d'abord. Mais, mon père insistant, je ne tardai pas à me jeter dans ses bras en criant :



« IL EST INNOCENT ! IL EST INNOCENT ! »

« Il est innocent ! il est innocent ! »

« Le mot était bien gros pour la légèreté du délit ; mon père ne comprenait pas :

« Innocent ? De quoi ? »

« Alors, je lui racontai tout ce qui s'était passé le matin, ma sottise, ma maladresse et le dévouement de Joseph. Mon père m'écoutait avec sur-

prise ; il fut touché et, après m'avoir fait les reproches que j'avais mérités, il me dit en parlant de Joseph :

« C'est d'un brave cœur ; n'oublie jamais, mon enfant, sa conduite dans cette aventure où il a témoigné tant de dévouement pour « toi. »

« Je me sentis soulagé de l'aveu que j'avais fait à mon père, et je me promis de m'accuser toujours franchement des fautes que je pourrais commettre.

« Quant à Joseph, je l'ai toujours aimé comme le plus dévoué, le plus sûr des compagnons. Je ne voyais en lui qu'un frère de berceau qui vivait près de moi depuis ma naissance. Nous grandîmes côte à côte, inséparables, nous recherchant toujours et sans autres nuages dans notre affection que des bouderies sans importance, inévitables dans la vie commune entre deux enfants.

« Je n'ai jamais oublié l'histoire du baromètre. J'ai toujours regretté d'avoir laissé gronder et corriger injustement mon petit ami ; mais je m'en console, en pensant que la preuve de dévouement que me donna Joseph, dans cette mémorable circonstance, fut pour nous deux la consécration de la profonde amitié qui nous a toujours unis. »

D'après MAXIME DU CAMP,  
de l'Académie Française.

## L'HIRONDELLE DE PIGNA

Il y avait autrefois, il y a plus de deux cents ans, dans le village de Pigna, deux orphelins, le frère et la sœur, qui étaient nés le même jour; et ils s'aimaient beaucoup, comme cela arrive souvent entre jumeaux. Ils avaient douze ans, et vivaient avec une vieille parente dans une petite maison qui était à eux. Une bien pauvre petite maison; mais telle qu'elle était, ils l'aimaient et se promettaient bien de ne jamais la quitter. Un petit champ d'oliviers, quelques citronniers et une étroite bande de terre qu'ils appelaient le jardin et où ils faisaient pousser quelques légumes, entouraient la maison et leur fournissaient de quoi vivre : il ne leur fallait pas grand'chose.

Le garçon s'appelait Tonino et la fille Beppa. Tonino était grand pour son âge, fort, leste, et adroit à tout ce qu'il faisait. Beppa savait déjà aussi bien tricoter des bas, soigner le ménage et faire la polenta que la vieille cousine Orsola, qu'on appelait tante parce que c'était plus respectueux. Elle avait de plus une voix merveilleuse, et elle n'avait pas besoin d'entendre deux fois



ILS AIMAIENT BEAUCOUP CETTE MUSIQUE-LÀ.

une chanson pour la savoir. Aussi les voisins, quand ils se réunissaient, les soirs d'été, devant les portes, demandaient-ils toujours une chanson à Beppa, et le plus riche du village, le père Grilli, lui avait fait cadeau d'une mandoline dont elle grattait les cordes pour s'accompagner. Ils aimaient beaucoup cette musique-là; et, si les petites hirondelles qui nichaient sous le rebord du toit passaient la tête hors du nid, ils disaient en riant que c'était pour écouter Beppa.

Beppa ne demandait qu'à le croire; elle aimait tant ses hirondelles! Elle assurait que c'étaient les mêmes qui revenaient tous les ans, et ni

elle ni son frère n'auraient jamais détruit leur nid. On dit que ces oiseaux-là portent bonheur. Ce qui est vrai, c'est que cela porte toujours bonheur d'être bon envers les créatures de Dieu, si humbles et si faibles qu'elles soient.

Tonino et Beppa étaient donc heureux, lorsqu'un jour Tonino s'en alla à Ventimiglia, la grande ville la plus proche, pour vendre la récolte de leurs oliviers. Il emprunta pour cela la carriole et le mulet du riche voisin Grilli, et promit de revenir dès qu'il aurait livré sa marchandise et laissé reposer le mulet.



ELLE RELEVA L'HIRONDELLE, LA TATA DOUCEMENT.

Il ne revint point, et Beppa passa la nuit à l'attendre en pleurant. Le lendemain matin, le voisin Grilli partit pour la ville à la recherche de son mulet, de sa charrette et de Tonino. Il trouva le mulet et la charrette à l'auberge; mais l'hôte raconta que le jeune garçon était parti pour se promener au bord de la mer en attendant que sa bête fût reposée, et qu'on ne l'avait plus

revu. On eut beau le chercher, on ne le retrouva point; et l'on finit par croire qu'il avait dû tomber du haut de quelque rocher dans la mer, et que les vagues l'avaient emporté.

La cousine Orsola fit de son mieux pour consoler Beppa; mais Beppa ne voulait pas être consolée. Un jour — l'hiver avait passé sur la disparition de Tonino, et elles étaient toutes deux assises devant la maison — Orsola redisait pour la centième fois à la fillette qu'il fallait se faire une raison, que les larmes ne ressuscitaient pas les morts....

« Non ! s'écria Beppa, je ne peux pas croire qu'il soit mort ! Je ne l'ai pas vu, après tout.... Personne ne l'a vu.... J'ai tant prié la Madone de me le rendre ! je ne lui demande que cela depuis six mois ! »

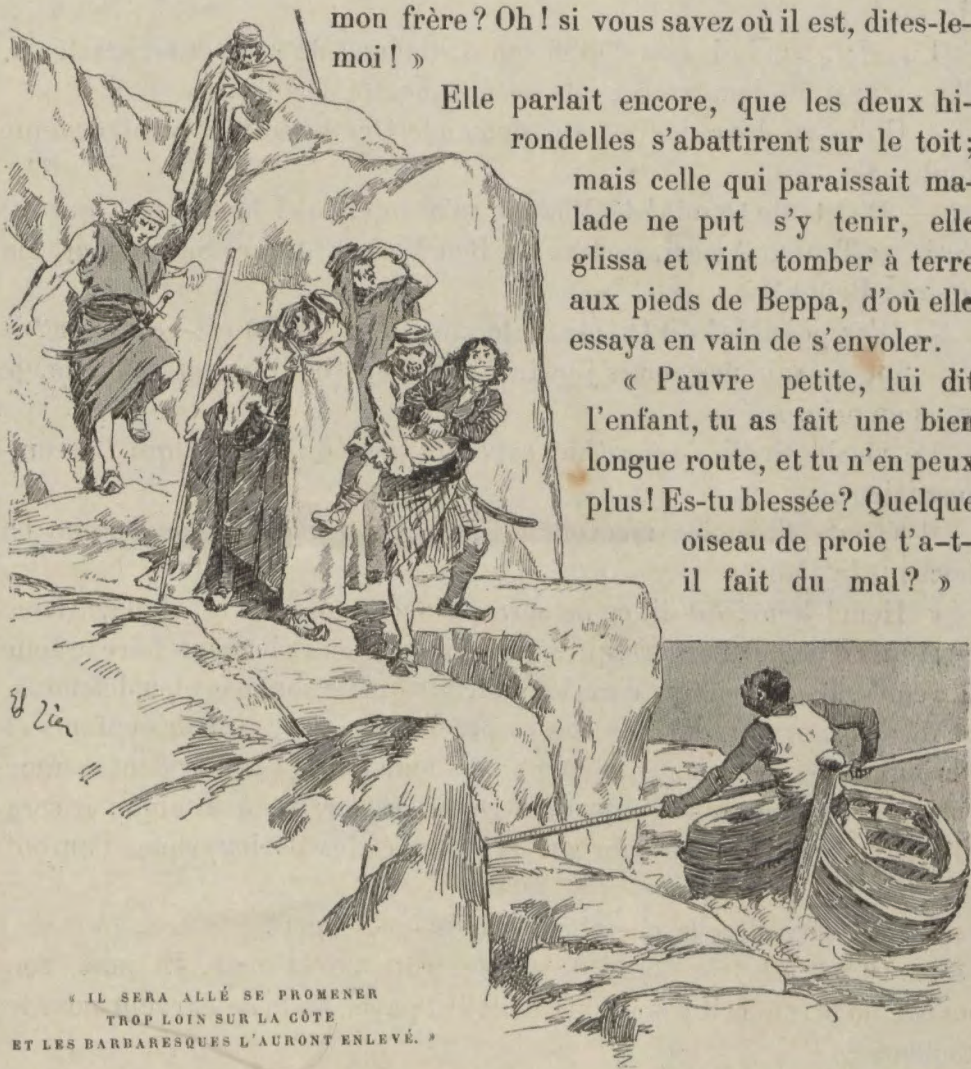
Des cris d'oiseaux se firent entendre en l'air, et Beppa, levant la tête,

vit deux hirondelles, dont l'une paraissait lasse et ne battait des ailes que faiblement, qui tournoyaient au-dessus de la maison.

« Oh! mes chères petites hirondelles, vous voilà donc revenues! s'écria-t-elle. D'où venez-vous? Avez-vous vu mon frère? Oh! si vous savez où il est, dites-le-moi! »

Elle parlait encore, que les deux hirondelles s'abattirent sur le toit; mais celle qui paraissait malade ne put s'y tenir, elle glissa et vint tomber à terre aux pieds de Beppa, d'où elle essaya en vain de s'envoler.

« Pauvre petite, lui dit l'enfant, tu as fait une bien longue route, et tu n'en peux plus! Es-tu blessée? Quelque oiseau de proie t'a-t-il fait du mal? »



« IL SERA ALLÉ SE PROMENER  
TROP LOIN SUR LA CÔTE  
ET LES BARBARESQUES L'AURONT ENLEVÉ. »

Elle releva l'hirondelle, et tâta doucement ses jambes, ses ailes et son cou, cherchant si elle n'était point blessée. Ses doigts rencontrèrent comme un collier, qui disparaissait sous les plumes et qui devait gêner beaucoup la pauvre bête. Elle l'enleva avec précaution : c'était une bande d'étoffe étroite et fine, enroulée plusieurs fois autour de son cou. L'oiseau débarrassé battit des ailes et parut soulagé.

« Pauvre petite bête, dit Beppa, elle avait dû accrocher son collier je ne sais où, et il s'était resserré; elle étouffait. Comme c'est méchant de mettre un ruban au cou d'une hirondelle!

« Mais voyez donc, tante Orsola, on dirait qu'il y a des mots écrits dessus! »

En effet, sur la bande d'étoffe on distinguait de très petits caractères. Beppa avait de bons yeux : elle les eut bientôt déchiffrés.

« Qu'as-tu donc, petite? lui demanda Orsola en la voyant devenir toute pâle.

— Oh! tante Orsola! la Madone m'a entendue! Écoutez ce qui est écrit : « Tonino Amari, esclave de Ben Yousef, Alger. Sauve-moi, ma sœur Beppa! »

— Pas possible! dit Orsola toute saisie. Alger? Où est-ce, Alger?

— Je ne sais pas, mais j'irai. Oh! voisin Grilli, venez ici, vite, je vous en prie. »

Le voisin Grilli s'approcha, avec des gens du village qui l'accompagnaient.

Il écouta l'histoire merveilleuse, et lut le message de Tonino en hochant la tête.

« Hem! hem! dit-il, ce ne sera pas facile, de le tirer de là. Alger, c'est une ville des Barbaresques, qui vont sur leurs bateaux faire le tour des côtes. Ils descendent dans les endroits qui ne sont pas bien défendus, et ils enlèvent l'argent, les choses précieuses, et surtout les enfants et les jeunes gens : ils les emmènent dans leur pays et les vendent comme esclaves. Je comprends à présent ce qui est arrivé à Tonino : il sera allé se promener trop loin sur la côte, et les Barbaresques l'auront enlevé.

— Je veux aller le chercher. Où est-ce, Alger?

— Oh! c'est très loin, de l'autre côté de la mer. Et puis, son maître ne le rendrait pas : il l'a acheté et payé. As-tu de l'argent pour le racheter?

— De l'argent! Non, je n'en ai pas.... Si je vendais la maison?

— Elle ne vaut pas cher, ma pauvre petite, ta maison! Un jeune garçon, fort et adroit comme Tonino, vaut plus que cela. Et puis, quand tu arriverais à Alger, ta bourse à la main, crois-tu que ces brigands-là te rendraient ton frère? Ils prendraient ton argent, et te garderaient, cela leur ferait une esclave de plus, qui ne leur coûterait rien. »



La fillette se tordait les mains et pleurait.

« Il a écrit : *Sauve-moi, ma sœur Beppa!* Il faut que je le sauve! Comment faire, mon Dieu! comment faire? je ne sais rien, moi! Vous, voisin Grilli, vous, père Lorno, qui êtes des hommes d'âge, donnez-moi une bonne idée!

— Il y aurait bien quelque chose, dit le père Lorno, un vieux bonhomme qui avait été militaire dans sa jeunesse et qui connaissait le monde, mais ce sera bien difficile pour toi,... et puis, je ne sais même pas si ça existe encore....

— Dites toujours, père Lorno, je vous en prie!

— Eh bien, j'ai entendu raconter, la dernière fois que je suis allé à la ville, qu'il y avait en France, dans un endroit qu'on appelle Marseille, de bonnes âmes qui quêtent de l'argent pour racheter les captifs. On parle surtout d'un prêtre, M. Vincent, qui sait si bien parler aux riches, qu'ils vident leur bourse dans sa main, et qu'ils le remercient, encore! Avec l'argent qu'on lui donne, il rachète le plus d'esclaves qu'il peut; je ne sais pas comment il s'y prend, mais il s'entend pour cela avec les Barbaresques, qui le respectent beaucoup. Tout le monde dit que c'est un saint. S'il voulait s'intéresser à Tonino....

— J'irai trouver M. Vincent à Marseille, s'écria Beppa. Je vais partir tout de suite! »

Elle l'aurait fait comme elle le disait; mais on lui fit comprendre qu'on ne partait pas ainsi

pour un pareil voyage, et elle consentit à attendre au lendemain matin.

La nouvelle s'en répandit bientôt dans le village, et jusqu'au soir la maison de Beppa fut remplie de visiteurs qui voulaient voir l'écriture de Tonino et se faire raconter l'histoire. Chacun disait son mot, chacun donnait un conseil; tous avaient entendu parler de gens enlevés par les Barbaresques, et qui n'étaient jamais revenus. Aucun d'eux n'était



BEPPA QUITTE PIGNA.

jamais allé à Marseille; mais on savait que c'était en France, et qu'en suivant toujours la côte on finirait par y arriver. Seulement ce serait long : il fallait manger en route, et Beppa n'avait guère d'argent. Comment ferait-elle?

« Je chanterai pour gagner ma vie, je mendierai s'il le faut! s'écria l'enfant. Je ne crains rien; la Madone m'a envoyé l'hirondelle, la Madone me protégera. »

Le lendemain, au soleil levant, Beppa, en jupe rouge et corset noir, ses longues tresses arrangées en couronne autour de la tête, quitta Pigna, chargée de sa mandoline et d'un petit paquet de vêtements de rechange. La vieille Orsola pleurait.

« Ne pleure pas, tante, dit Beppa, et empêche qu'on ne fasse du mal à nos hirondelles, pour qu'elles continuent à nous porter bonheur. Je reviendrai avec Tonino. »



IL ÉTAIT RARE QU'ON LA RENVOYAT SANS LUI DONNER UN MORCEAU DE PAIN.

Il dura longtemps, le voyage de Beppa. Elle était sans cesse obligée de demander son chemin, et souvent les gens à qui elle s'adressait n'avaient jamais entendu parler de Marseille. Heureusement qu'elle s'était fait nommer par le père Lorno plusieurs villes plus rapprochées par où elle devait passer; avec ces noms-là, elle réussissait à avancer tous les jours un peu. Elle n'osait pas suivre la côte de trop près, de peur d'être enlevée, elle aussi, par les Barbaresques; elle marchait sur les grandes routes, vers le soleil couchant, et quand elle rencontrait une ville, un village, ou même une maison isolée, elle décrochait sa mandoline pendue à son cou et chantait une de ses jolies chansons.

Il était bien rare qu'on la renvoyât sans lui donner un morceau de pain ou une pièce de monnaie; parfois on lui demandait pourquoi elle voyageait ainsi toute seule, et, quand elle avait raconté son histoire, on la faisait souper avec la famille et coucher dans la grange. Quel-

quelques fois des gens charitables lui offraient une place dans leur charrette, ou la faisaient monter sur leur âne pour l'avancer et la reposer en même temps; et enfin, un beau jour d'été, elle arriva à Marseille.

Une fois là, elle se trouva plus embarrassée que jamais. Dans la campagne, on comprenait à peu près son patois, d'autant plus qu'elle n'avait pas de longues explications à donner. A présent c'était autre chose. Elle n'entendait rien au langage qu'on parlait autour d'elle : comment faire pour trouver M. Vincent et les personnes charitables qui rachetaient les captifs?

Tout à coup une phrase italienne frappa son oreille. Elle se tourna vivement.

« Allons au port », avaient dit deux jeunes garçons qui passaient près d'elle en courant.

« Oh! se dit-elle, il faut que je les rattrape pour leur parler; ils seront complaisants, puisque nous sommes du même pays. »

Elle courut après eux, et arriva bientôt à leur suite sur le port de Marseille. Mais ils allaient plus vite qu'elle; en se hâtant pour ne pas les perdre de vue, elle se heurta contre une pierre et tomba tout de son long. Elle poussa un cri de désespoir : les deux Italiens venaient de disparaître derrière un amas de marchandises.

« Vous êtes-vous fait mal, mon enfant? » lui dit un vieux prêtre qui l'avait vue tomber et qui accourait pour la relever.

Beppa le regarda : il avait des yeux si bons, une figure si douce, malgré son grand nez qui ne le rendait pas beau, qu'elle se sentit tout de suite en confiance avec lui. Et puis, voyant à son costume qu'elle était Italienne, il lui avait parlé dans sa langue. Elle lui expliqua d'où elle venait et lui demanda s'il connaissait M. Vincent, qui était un saint et qui délivrait les captifs des Barbaresques.

Le vieux prêtre rougit et eut l'air tout confus.

« Mon enfant, lui dit-il, c'est Dieu qui vous a conduite ici, pour que



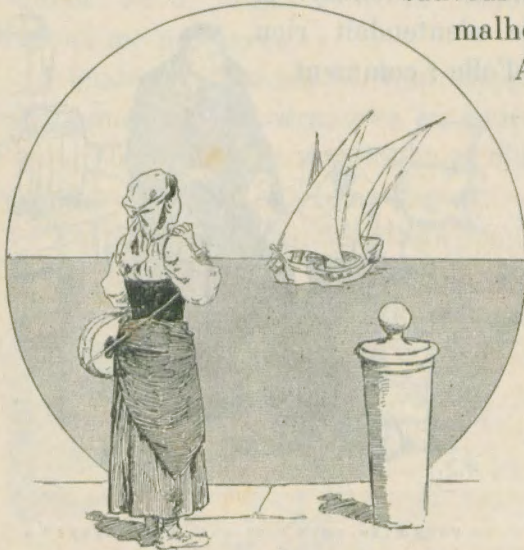
« VOUS ÊTES-VOUS FAIT MAL, MON ENFANT? »

j'aie le bonheur de vous rendre votre frère. C'est moi qui suis M. Vincent; mais je ne suis pas un saint....

— Oh! si! bien sûr! » s'écria Beppa en pleurant de joie et de reconnaissance.

M. Vincent, ou plutôt saint Vincent de Paul, car c'était lui, le sauveur des enfants abandonnés et des malheureux captifs, fit chercher dans

Alger le riche Ben-Yousef; et le premier vaisseau qui ramena à Marseille un groupe d'esclaves rachetés portait Tonino, que sa sœur éperdue de joie attendait sur le port.



LE PREMIER VAISSEAU QUI RAMENA UN GROUPE  
D'ESCLAVES PORTAIT TONINO,  
QUE SA SŒUR ATTENDAIT SUR LE PORT.

Les deux enfants retournèrent dans leur pays, et grâce à la protection du bon saint, leur voyage fut plus prompt et plus facile que n'avait été celui de Beppa. Tous les habitants de Pigna leur firent fête; et pendant tout le reste de l'été, il y eut toujours le soir devant

leur porte une nombreuse compagnie, curieuse d'entendre le récit de leurs merveilleuses aventures. Et pendant qu'ils parlaient, les hirondelles du toit, qui élevaient leur petite famille dans le vieux nid respecté, tournoyaient en l'air, montant, descendant, rasant la terre, et frôlant parfois les conteurs du bout de l'aile, comme en signe de connaissance et d'amitié.

Aux premiers froids, un matin, on n'entendit plus leurs cris aigus; et Beppa, regardant vers le sud, où le soleil est chaud tout l'hiver, les vit qui s'éloignaient à tire-d'aile et allaient se réunir à leurs compagnes pour traverser la grande mer. Elle leur envoya un baiser.

« Chères hirondelles, leur dit-elle, que la Madone vous garde pendant votre voyage, vous dont elle s'est servie pour me rendre mon frère; et revenez tous les ans nicher sous notre toit, pour continuer à nous porter bonheur. »

J. COLOMB.

## A PROPOS DES CHARADES EN ACTION

Merci à tous les lecteurs qui ont proposé de nouvelles charades. C'est une preuve que ce jeu a plu : tant mieux !

Cependant *Mon Journal* ne peut guère faire d'emprunt aux lettres reçues jusqu'ici, car il a promis de ne proposer que des mots faciles qui se prêtent à une pantomime assez saisissante, pour être joués *avec* ou *sans dialogue*.

Or on n'a pas tenu compte de cette difficulté; en outre, on a parfois mentionné les mots sans y ajouter le détail des scènes, *ce qui est indispensable*.

Que nos petits correspondants veuillent donc bien tous, pour l'avenir, remplir ces deux conditions essentielles, et nous serons enchantés d'utiliser leurs communications.

Voici, en attendant, une seconde manière fort ingénieuse de remplir les actes d'une charade.

Nous l'empruntons à une gentille lettre signée : « *Luc et son petit frère* ».

« Étant donné que nous voulions représenter le mot : *Potage*, nous avons pris une fable de La Fontaine, *le Pot au lait*, par exemple, et, tandis qu'une grande personne lisait la fable tout haut et pas trop vite, nous en avons fait la mimique.

« D'abord entrait la petite laitière, tenant, d'une main, sur sa tête, un pot au lait, et marchant à grandes enjambées, surtout à ces mots : *elle allait à grands pas. Cotillon simple*, elle soulève un peu sa jupe, et *souliers plats*, elle regarde le bout de ses chaussures.

« Là, notre laitière s'arrête et prend un air pensif, comptant sur ses doigts, faisant signe que les poulets seront *autour* de sa maison.

« Un geste de défi jeté au renard fait très bien, *le renard sera bien habile*.

« Naturellement Perrette tombe, au moment voulu, et, se relevant, considère, tristement, sa fortune ainsi répandue.

« Alors, paraît un second personnage, le fermier, un bâton levé à la main. Perrette implore son pardon les mains jointes; mais lui, intraitable, la frappe et la poursuit hors du salon.

« Cette petite scène est très amusante; la fin provoque généralement l'hilarité du public.

« Comme le mot était *Pot-âge*, nous avons pris pour la seconde partie *le Vieillard et les trois Jeunes Hommes*. Il est facile de représenter un vieux, plantant, et trois jeunes gens se moquant de lui.

« Pour animer un peu la scène, on pourrait représenter la mort de ces trois jouvenceaux. L'un nagerait et se noierait, l'autre tomberait frappé d'une épée, etc....

« Comme tout : *le Cygne et le Cuisinier*, à la grande joie des enfants, lesquels, cachés par un paravent, imitent parfaitement la ménagerie, criant comme les volailles.

« Il est encore facile de représenter un cuisinier, même ayant trop bu, et son grand coutelas, surtout s'il le brandit d'un air féroce, ne peut laisser de doute sur son entreprise. Il doit évidemment paraître surpris en entendant le chant du cygne. »

Très bonne, cette idée !

Essayez-en, petits lecteurs, soit pour varier vos spectacles, soit pour vous tirer d'affaire lorsqu'il s'agit de suggérer des mots qui ne font pas facilement tableau, comme le mot *âge*, par exemple, qui ne désigne ni un être, ni un objet, ni une action; ou bien dans le mot *servante*; le mot *ser=cerf* qui (en changeant l'orthographe) désigne un animal peu commode à figurer, tandis qu'il est le héros de trois fables de La Fontaine, dont une surtout : *le Cerf se voyant dans l'eau*, se prêterait à de jolis jeux de scène.

De même, pour le tout de ce mot : *Servante*, relisez *la Vieille et les Deux Servantes* et dites-moi si vous n'y trouvez pas l'occasion d'une pantomime très amusante ?

D'ailleurs, remarquez que plusieurs fables seraient charmantes à mimer — même sans qu'il soit question de charade, — et ce serait une nouvelle forme de jeu : voyez, par exemple, *le Gland et la Citrouille*, *le Charretier embourbé*, *l'Huitre et les Plaideurs*, etc.

H. S. B.

## C'EST MOI LE PREMIER!

« C'est moi le premier! crie Tony; c'est moi le premier! »

Où donc est-il le premier? Au travail, à l'école? Non, c'est pour dire bonjour à sa maman. C'est très gentil d'embrasser sa maman, mais dans sa précipitation à arriver le premier, il a poussé brusquement sa sœur, il a presque fait tomber son frère. Jeanne a un peu envie de pleurer, et le petit Michel est très fâché. A l'heure du goûter c'est encore Tony qui s'empare de la plus belle tartine.

« C'est moi qui ai la plus grosse! crie-t-il fièrement comme s'il avait gagné une bataille. J'ai celle où il y a le plus de beurre! »

Le beau mérite, et qu'est-ce que cela prouve, sinon qu'il est le plus gourmand? Si l'on s'amuse au soldat dans la chambre, on est sûr d'entendre Tony crier: « C'est moi le capitaine! C'est moi qui dirige! » Et Michel est obligé de marcher à droite, à gauche, au commandement, sans que jamais ce soit son tour de faire faire l'exercice.

Si Jeanne veut courir au-devant de son papa qui rentre, voilà encore Tony qui l'écarte en criant:

« Laisse-moi passer le premier! »

Si elle veut s'approcher de la fenêtre pour voir le joueur d'orgue qui passe, Tony la pousse de côté pour s'installer à la meilleure place et voir le premier. Quand on joue au jardin, c'est toujours la même phrase:

« Je cours plus vite que toi! crie-t-il en sautant sur la balançoire avant



JEANNE A ENVIE DE PLEURER ET MICHEL EST TRÈS FÂCHÉ.

que les petites jambes de son frère aient pu le rattraper. Vois comme je me balance fort! Vois comme je vais haut! tu n'en pourrais pas faire autant! »



« LAISSE-MOI PASSER LE PREMIER. »

Michel regarde, mais il n'est pas dans l'admiration du tout. Il trouve que son frère serait bien plus gentil de l'attendre, de lui faire une petite place et de se balancer avec lui. Je suis tout à fait de l'avis de Michel. Tony n'est pas gentil, il ne comprend pas du tout ce que c'est que d'être l'aîné.

Il faut être le premier en classe, le premier à courir quand maman vous appelle à l'heure de la leçon, le premier à faire les commissions, à rendre service, le premier à dire bonjour aux dames qui viennent en visite au lieu de se sauver comme un petit sot, le premier à prêter ses joujoux à son petit frère, à aider sa sœur à ranger, à porter les paquets trop lourds pour elle, le premier enfin à bien faire, même les choses difficiles et ennuyeuses.

C'est ainsi qu'on prouve vraiment qu'on est l'aîné.

S. L.

